

L'un d'eux eut une inspiration sublime, il courut à son ajoupa, prit dans ses bras son frère, qui gisait sur le sol de la cabane, le présenta à notre sorcier en lui expliquant par signes et paroles — inutiles — que son malade avait une pointe de flèche perdue sous les muscles de la cuisse, et qu'il fallait lui ôter ce mal.

Criquet, pris au piège, se tira promptement d'embarras.

Après avoir examiné la plaie profonde et douloureuse, il fit un signe de dénégation et montra Paul, en faisant comprendre que lui seul pouvait faire l'opération, à condition qu'on le lui demandât avec beaucoup de respect et à genoux.

Paul s'était approché en souriant. Il avait regardé le noir solliciteur avec bonté et s'était mis à l'œuvre. Son couteau devint bistouri. Le chirurgien eut bientôt extrait la cause du mal.

C'était plus qu'il n'en fallait pour rendre les voyageurs sacrés, inviolables. Un médecin est plus qu'un dieu pour un nègre.

Immédiatement une fête fut organisée en l'honneur de nos voyageurs, Quoique fort contrariés de ce qu'ils considéraient comme un contretemps, ils se gardèrent bien de ne pas y assister.

### XXXVI

#### UNE SÉANCE DE MAGIE NOIRE. — LE MGANGA (SORCIER)

La fête que préparaient les nègres n'avait rien en soi de bien extraordinaire, ce ne pouvait être pour nos Européens qu'une simple curiosité; mais Henri avait jugé qu'elle ne serait pas sans avantage pour eux. Il se promettait de la diriger, tout en ayant l'air de n'en être que spectateur.

La première partie de ces réjouissances ne fut qu'un pêle-mêle de chants, de cris, de contorsions, sans suite ni accord. Les nègres couraient de par le village comme s'ils voulaient annoncer un grand événement. Finalement ils se réunirent tous sur la place des cérémonies et s'y formèrent en rangs compacts et à peu près réguliers.

Le roi vint se placer au centre de la place, sur un trône qui n'était qu'un grossier banc de bois. Autour de lui se rangèrent les digni-

taires de la cour. Un héraut alla ensuite chercher les étrangers, qui furent invités à s'asseoir à terre, autour de Sa Majesté.

Sur un signal parti de la cour, quatre noirs se mirent à frapper sur des tambours, pendant que deux autres soufflaient dans des flûtes de roseau. Tout imparfaite qu'elle était, cette musique ne laissait pas que d'être entraînante, car à peine fut-elle commencée que vingt jeunes femmes se précipitèrent devant le roi et les étrangers et commencèrent à danser.

— Hem ! fit Criquet, quand on voit danser les autres, ça paraît toujours bête, et quand on danse, on ne voit pas qu'on est bête. En tout cas, danse ou pas, c'est pas encore celle-ci qui me ferait oublier le dernier bal de la mi-carême. Non, pour sûr, non ! Que je veux être nègre si j'y comprends quelque chose à cette danse-là ; on dirait des petites filles jouant rigodon : saut par ci, cri par là. J'aimerais mieux autre chose, surtout que ces pauvres filles ont l'air de terriblement se fatiguer. Ah ! mais je crois que les hommes vont s'en mêler. Allons, bon ! nous allons avoir un quadrille de lanciers nègres ; les voilà qui arrivent avec leurs lances. Ça va peut-être être drôle.

Les hommes s'avançaient en effet armés de lances et de boucliers.

Ils vinrent prendre la place des femmes qui disparurent en continuant à danser.

Les danseurs se mirent à bondir à leur tour, à se menacer, à battre lance contre lance, bouclier contre bouclier et enfin à simuler un combat. Ce jeu dura longtemps, jusqu'à épuisement des danseurs.

La nuit était venue. Le féticheur ou sorcier allait entrer en scène.

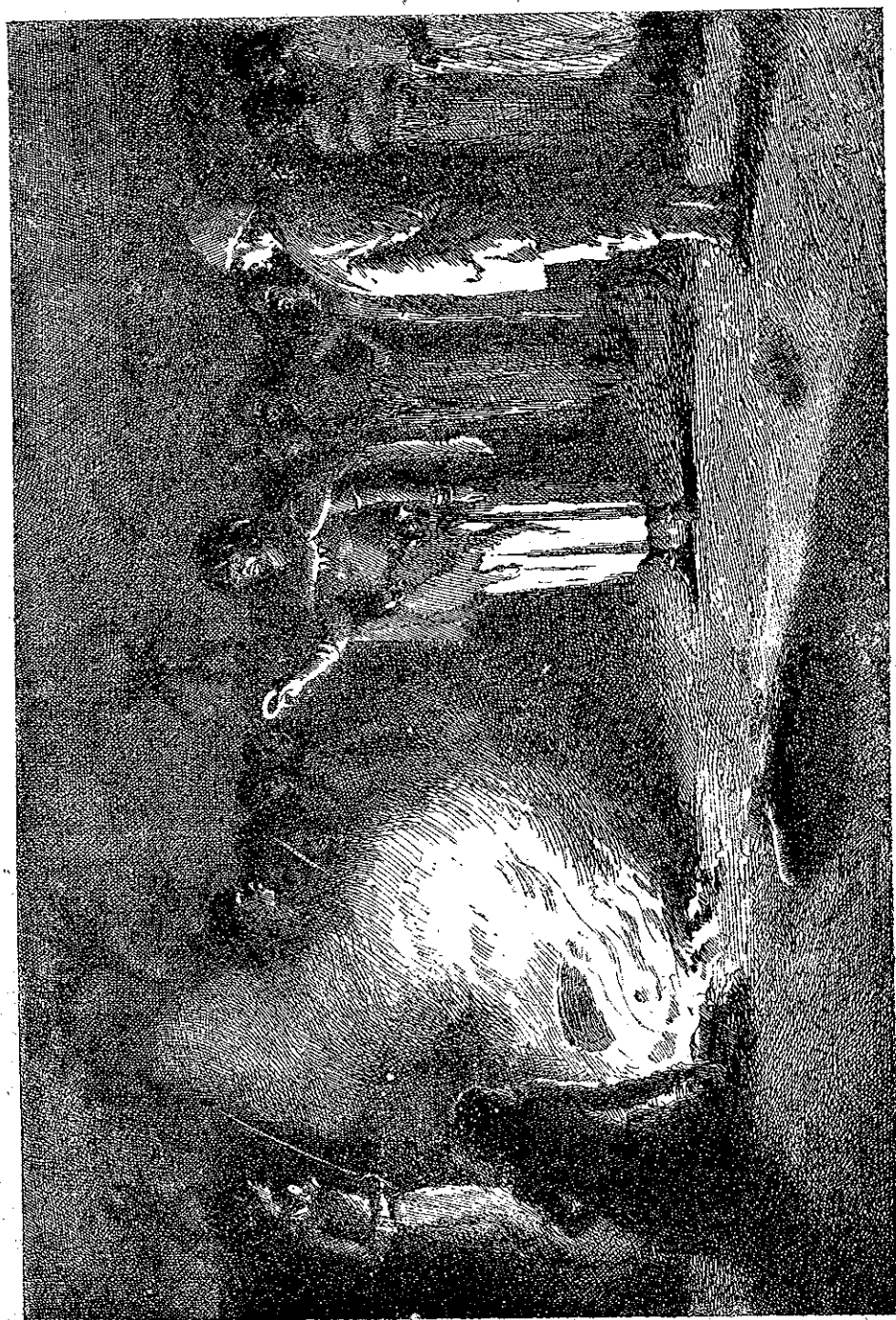
Il arriva grave et solennel, suivi de ses acolytes, portant l'un des baguettes blanches, l'autre une provision de bois, un autre un pot rempli d'huile, et d'autres encore divers objets de formes indéceses.

Il vinrent déposer symétriquement leur attirail en cercle près d'un petit bûcher, autour duquel le mganga tournait continuellement en faisant des signes mystérieux sur le sable et dans l'air.

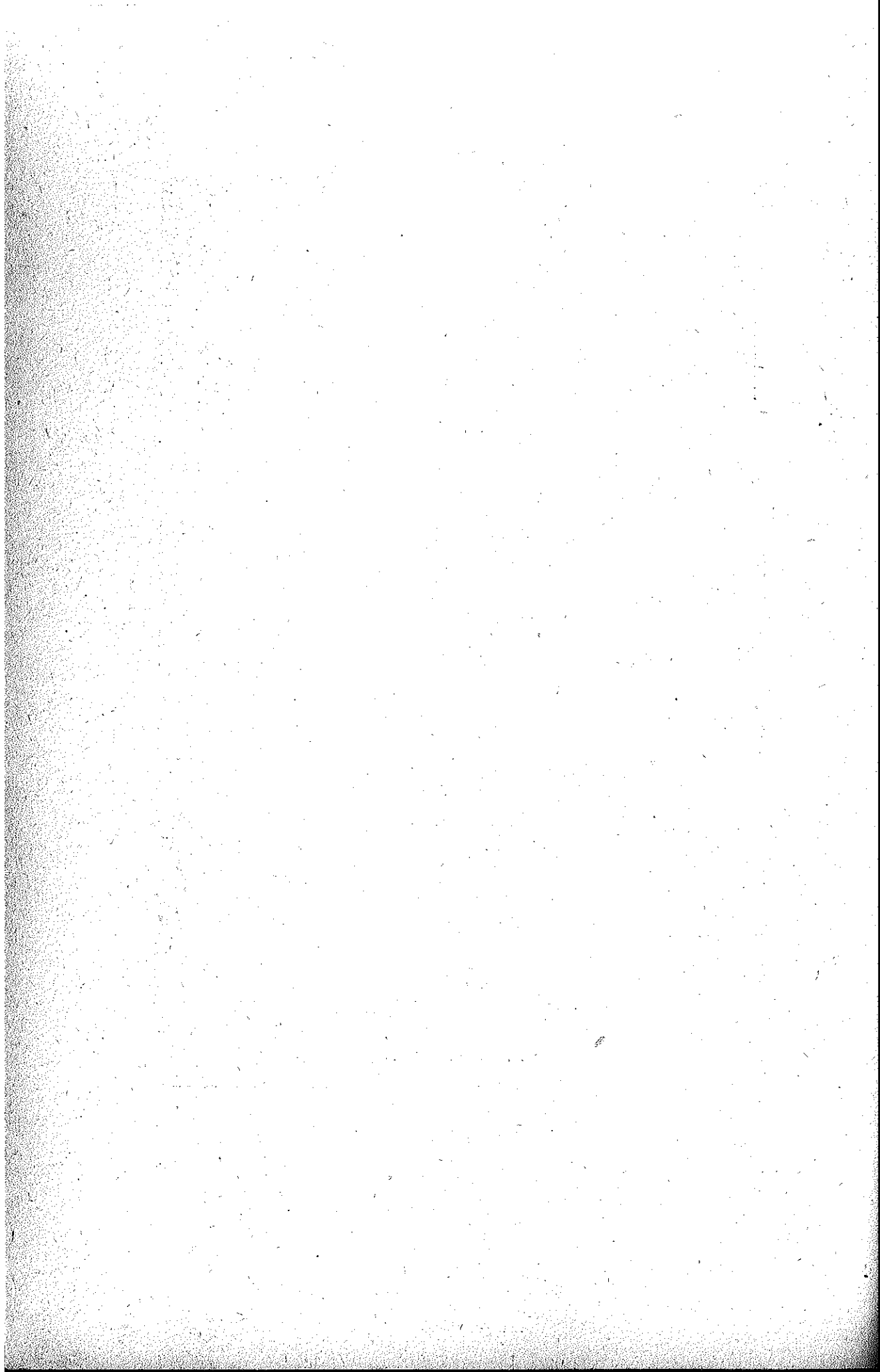
Le féticheur, après s'être assuré que tout était convenablement placé, mit le feu au bûcher. Ses hommes s'étaient accroupis autour de la marmite qu'ils placèrent sur le foyer.

Dès que l'huile entra en ébullition, le sorcier s'approcha, fit maints gestes et passes, puis se retira et s'arrêta gravement à distance voulue ; de là, il lança un anneau brillant dans l'huile bouillante.

Un des aides du féticheur y plongea la main, en retira l'anneau et le tendit au maître.



LE SORCIER VENAIT DE LAISSER TOMBER L'ANNEAU. (p. 243.)



— Oh! c'est pas malin, fit l'ex-escamoteur; avec un peu de suif et d'alun sur la main je ferais plus fort que cela.

Le sorcier venait de laisser tomber l'anneau. Il continuait ses signes cabalistiques. Enfin il prit la parole.

Il prédit bonheur aux étrangers et leur assura que les esprits étaient avec eux.

— Ah baste! il nous tire la bonne aventure ce coco-là, dit Criquet, pendant que Susse traduisait les prédictions du sorcier.

— Criquet, dit Henri, continuez la scène à votre guise, mais prédissez qu'ils seront anéantis par Boukra, s'ils ne nous viennent en aide contre lui.

Notre sorcier se leva aussitôt. Il alla vers son collègue noir et lui fit force signes de remerciement.

— Il s'agit de s'en faire un ami, dit-il en français.

Après un geste majestueusement tragique, il prit le nègre par la main gauche, puis montrant le ciel, il se livra à une pantomime expressive qui avait pour but de faire comprendre que le noir était pour le moins un descendant de Dieu lui-même.

L'amenant ensuite auprès du feu sur le point de s'éteindre, il lui en fit faire trois fois le tour, lui prit la main gauche dans sa main droite et la droite dans sa gauche, de manière à former une croix au-dessus du foyer, puis il murmura une vieille chanson sur l'air du « Miséerere ». Quittant alors la main droite du nègre, il prit un tison de la main gauche, en faisant signe à son collègue de souffler dessus. Ce qui fut fait.

Criquet remit le brandon immédiatement au feu, qui, au même instant, jeta une immense clarté rouge vif.

— Vous voyez que mon feu de Bengale me vient à point, dit-il en français, comme s'il eût invoqué une divinité.

Le sorcier était plus étonné peut-être que les autres nègres, qui étaient épouvantés.

Le blanc féticheur fit avancer Susse et le chargea de répéter ses paroles en les traduisant.

— Un homme méchant va attaquer ce village. Il se dira ami du roi. Il le vendra comme esclave, lui et tous les guerriers de la tribu. Il tuera les enfants, volera les femmes. Il s'appelle Boukra. Il a des chameaux et beaucoup de soldats.

Le feu rouge s'éteignait, le magicien blanc fit quelques mouvements cabalistiques. le feu devint vert.

— Oh ! exclama-t-il, quatre blancs et deux noirs viendront. Ils seront les amis du roi ; ils combattront pour lui et sauveront la tribu. Le sorcier de la tribu est un grand sorcier, car il a reconnu que les blancs qui sont au feu sacré sauveront la tribu et que le roi et lui seront couverts des richesses qu'abandonnera Boukra le voleur de nègres.

Le feu vert était éteint, mais les yeux du roi et du sorcier brillaient de convoitise.

— Désormais, dit Henri, nous ne lutterons plus seuls. Le peu de temps que nous passerons encore ici ne sera pas perdu.

— Criquet, exclama Paul, tu es réellement impayable !

— Baste ! il faudrait voir toutes les doublures pour pouvoir apprécier le mannequin. Vous en verrez bien d'autres.

La séance était finie. Les nègres rentrèrent dans leurs cases. Il dut y avoir plus d'un cauchemar cette nuit-là, dans le village de Mnavo.

### XXXVII

#### ESPOIR PERDU

Carao avait dévasté les villages qui entouraient le camp du baobab. Il se décidait à transporter plus loin ses déprédations. Son butin gênait la rapidité de sa marche. Les cent cinquante nègres de toutes conditions qu'il traînait avec lui, le forçaient de retenir le pas de ses chameaux.

Il était fidèle au système qu'il se plaisait à employer dans ses tournées de pillage : il se faisait l'ami d'un roi ou chef de village nègre, lui promettait monts et merveilles pour la garde de son bétail humain, dévastait rapidement les environs et, pour payer ses alliés, les réduisait en esclavage ou les tuait et brûlait leurs cases.

Catherine l'inquiétait. Elle avait beaucoup maigri ; elle était pâle et languissante. Elle avait renoncé à se laisser mourir de faim, pour se soustraire aux tortures que lui infligeaient ses bourreaux en lui faisant prendre de force sa nourriture quotidienne ; mais toujours ses yeux guettaient les armes. Son esprit n'avait qu'un objectif : le suicide.